



PAR VÉRONIQUE DUMAS

«Le patrimoine architectural, connu et méconnu, des communes françaises recèle bien des curiosités. À quelques kilomètres de Paris et de Versailles, ce lieu magique propose un dépaysement total au milieu d'arbres vénérables.»

Le Désert de Retz

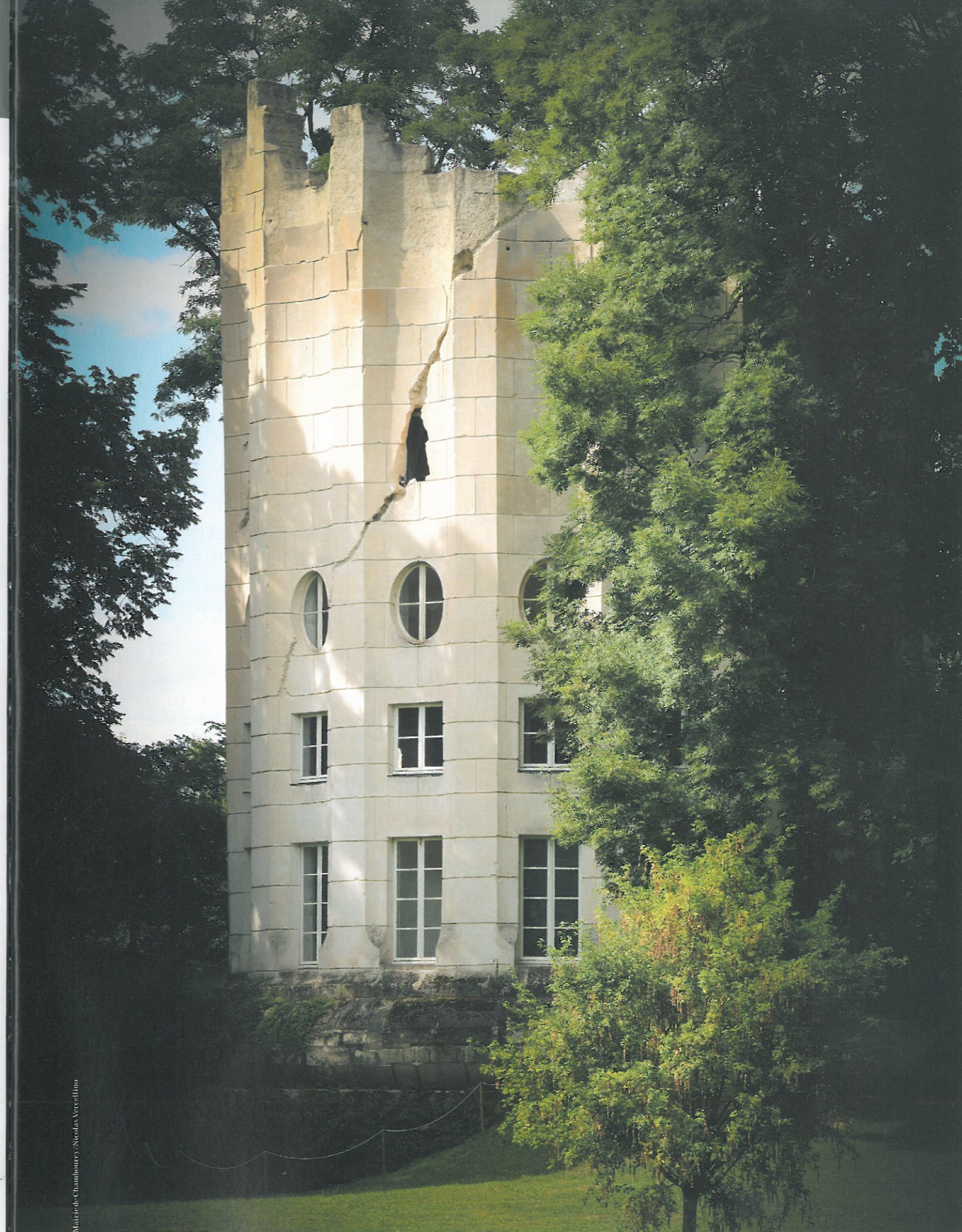
Aménagé au XVIII^e siècle, ce domaine témoigne du goût et de la richesse de son créateur, un «jeune, veuf, riche et très beau» noble. Dans le parc, les bâtiments, inspirés de grandes civilisations, tracent un étrange parcours initiatique.

Il faut emprunter, sous les frondaisons, une route exigüe, à peine de la largeur d'une voiture, pour y accéder. Nous voici à l'entrée d'un endroit singulier, niché sur les hauteurs de la commune de Chambourcy, dont le nom évoque déjà tout un monde de quiétude absolue : le Désert de Retz. Ne comptez pas trouver ici une réplique de la mer de sable. Situé à six lieues de Paris, soit 25 kilomètres environ, le «désert» en question, en lisière de la forêt de Marly, correspond à la définition qu'en donne l'*Encyclopédie* : «Un lieu propice à cultiver le rêve et la nostalgie.» Grand aristocrate ou bourgeois enrichi, chacun fait mine, en ces années d'Ancien Régime finissant, de se retirer en son «désert», lequel se trouve le plus souvent à l'écart du château. Rien de tel ici. Point de forteresse ou de manoir à proximité. Pour comprendre la raison d'être de ce paysage savamment organisé, de ce jardin anglo-chinois emblématique des Lumières, finissantes, parsemé de «fabriques» – ces petits édifices d'inspirations diverses et chargés d'une symbolique complexe, en particulier maçonnique –, il faut revenir à la source, au créateur de ce chef-d'œuvre : François Nicolas Henri Racine de Monville, un personnage flamboyant par sa personnalité atypique et son mode de vie.

Il hérite en 1761, à la mort de son grand-père, un riche fermier général, d'une fortune considérable. De quoi mener grand train et profiter des plaisirs de l'existence, d'autant plus que son épouse et cousine a eu le bon goût de rendre l'âme un an auparavant. Voici donc un «magnifique soupirant», comme l'écrit M^{me} de Genlis

dans ses *Mémoires*, avec une pointe de regret... Il est «jeune, veuf, riche et très beau, noble et romanesque», mais présente un défaut pour Stéphanie du Crest de Saint-Aubin, qui l'éconduit avant de devenir comtesse de Genlis : «Il n'est pas de la Cour.» Qu'à cela ne tienne. Le «drôle» ne s'ennuie pas et repère ses proies aussi bien dans les salons que sur les scènes des théâtres. Une ravissante et jeune personne peu farouche, du nom de Jeanne Bécu, dite «l'Ange», future comtesse du Barry, croise sa route. Il l'achète, ni plus ni moins, 30 000 livres, et lui alloue par contrat une rente généreuse. Une tractation enregistrée par les inspecteurs de la police du roi, qui en rendent compte à M. de Sartine, lieutenant général de police de Louis XVI.

Toutes les fées semblent s'être penchées sur le berceau de ce séducteur, cavalier hors pair, qui surpasse au tir à l'arc et au jeu de paume ces contemporains, dont son ami Philippe d'Orléans, futur Philippe Égalité. Passionné de musique et compositeur à ses heures, il joue divinement de la harpe, danse comme un dieu et excelle aussi en botanique, horticulture, agronomie, chimie, physique, architecture et astronomie. Il va bientôt avoir l'occasion de mettre en pratique l'étendue de ce savoir encyclopédique. En 1774, il acquiert une propriété à Saint-Jacques-de-Retz, en limite nord de la forêt de Marly. Un emplacement à la fois reculé et proche de l'abbaye de Joyenval, où se trouvent alors les reliques de sainte Clotilde. Si Monville n'est pas un courtisan, il se pique de s'inscrire dans une



Mairie de Chambourcy / Nicolas Veyrel-Hino

AXE BRISÉ. La Colonne dite «détruite» évoque, selon la volonté de son concepteur, l'ultime vestige d'un temple romain. Édifiée en 1781, elle abrite, sur quatre niveaux, des appartements décorés avec art et des cabinets de toilette qui épateront Thomas Jefferson, futur président des États-Unis.



EXOTIQUE. Dressée sur l'île du Bonheur, la Tente mongole, en tôle peinte et couronnée d'un faîtage « fait en matière siamoise », servait de salle d'armes. Elle a été reconstruite à l'identique en 1989.



PARC D'ATTRAICTIONS. Situé en bordure de la forêt de Marly, l'ensemble de quarante hectares abritait dix-sept fabriques, ces constructions ornementales très appréciées au XVIII^e siècle.

remarquables dont un respectable tilleul marcotté de 450 ans, le plus vieil habitant du lieu, dont les branches basses, enracinées dans le sol, ont façonné une étrange et très élaborée architecture.

La nature a créé là l'une des plus belles fabriques du Désert de Retz. D'autres vont naître de la main de l'homme et jalonnent le parcours, véritable chemin initiatique guidant le visiteur, selon un itinéraire codifié, vers la lumière de la connaissance. « Chacune des fabriques créées ici par Monville représente les civilisations qui ont marqué l'histoire de l'humanité », explique Pierre Morange. La France des Lumières, par l'universalité de sa pensée, s'enorgueillit d'en être le phare. Monville s'est fait demiurge pour bâtir un microcosme du monde, du moins tel qu'il était alors connu. « À droite se trouve la Tente mongole », indique notre guide d'un jour. Elle surgit en effet dans la pénombre du sous-bois. Reconstituée à l'identique en tôle peinte en 1989 grâce au mécénat privé, elle arbore, comme au XVIII^e siècle, de larges rayures turquoise et jaunes, se termine par un dôme « fait en matière siamoise » et est tendue, à l'intérieur, de la toile de Jouy la plus raffinée. Monville, qui l'utilise comme salle d'armes, l'a située au milieu d'un étang, sur « l'île du Bon-



SANCTUAIRE DE L'AMOUR. En 1775, un an après avoir acheté le terrain, Monville fait élever le temple de Pan. Loin d'abriter un lieu de culte, le mécène s'y adonne aux plaisirs de la chair et de la musique.

heur ». Son pendant, la Maison chinoise, élevée en bordure d'une seconde pièce d'eau, s'est effondrée comme un château de cartes dans les années 1970. « Il n'en reste plus que les fondations, précise Pierre Morange, mais nous avons l'espoir de la reconstruire un jour. » La réalisation de cette « folie », première « maison chinoise » digne de ce nom en Europe, mérite bien son appellation puisqu'elle a coûté à son commanditaire plus de 100 000 livres.



SUR CETTE PIERRE. Seule « vraie » ruine, la chapelle du hameau de Saint-Jacques-de-Retz date du XIII^e siècle. Conservée en l'état par le maître des lieux, elle évoque la fragilité des religions.

M. de Monville y emménage en 1778. Luxueusement décorée, elle est le cadre de séances de lecture dans la bibliothèque. Les invités y écoutent notamment des extraits des *Rêveries du promeneur solitaire*, de Jean-Jacques Rousseau. Là est bien l'une des caractéristiques du Désert de Retz. Les fabriques y sont aussi des lieux de vie – si l'on excepte une ruine véritable, celle de la chapelle gothique de l'ancien hameau, désaffectée dès le XVI^e siècle. Dix subsistent sur la vingtaine qui jalonnaient le parc. En mai 1779, Benjamin Franklin, entre autres hôtes prestigieux, visite le domaine. Celui-ci est en cours d'agrandissement grâce à un échange de terres avec le prieuré de Joyenval. Il finira par atteindre une quarantaine d'hectares. L'heureux propriétaire se plaît à aménager lui-même ce jardin d'Éden en y dessinant un parcours propice à la méditation.



Maître de Chambourcy/Nicolas Vercellino



Maître de Chambourcy/Nicolas Vercellino



Maître de Chambourcy/Nicolas Vercellino



FRIGIDAIRE TROIS-POINTS. Cette pyramide cache une glacière, qui permet, l'été venu, de déguster des sorbets, alors très en vogue. Son architecture évoque la perfection chère à l'esprit maçonnique.

MORT DES DIEUX. Ce piédestal supportait un vase et représente – dans l'esprit de son concepteur – un autel votif romain abandonné. Il était orné dans sa partie supérieure d'un vase et de festons.

de six mètres. Ce réfrigérateur du XVIII^e siècle sur trois niveaux, très efficace, garde au frais vins fins et mets délicats, sans oublier la glace servant à faire les sorbets, dont Marie-Antoinette raffole.

La reine vient en voisine à travers la forêt de Marly et entre par le Rocher, un portail encadré de rocailles. Cette grotte artificielle (allusion au mythe de la caverne de Platon), encadrée par deux faunes en bronze tenant des torches, figure le passage du chaos à l'accomplissement de soi. De cette entrée symbolique, il ne reste qu'un emplacement envahi par la végétation, mais il est prévu de relever la fabrique de ses ruines dès l'an prochain. Marie-Antoinette apprécie le calme de cette thésaïde réservée aux initiés, de ce temple maçonnique à ciel ouvert, et observe l'agencement des lieux où Monville et ses hôtes de marque vivent en autarcie. Dans la partie agricole du domaine, où paissent des vaches blanches « du meilleur effet » sur ce fond de pâturages verdoyants, laiterie et métairie, aujourd'hui en ruine, exploitées selon les techniques les plus modernes, ont inspiré à la souveraine le Hameau à Trianon et la Bergerie de Rambouillet.

L'ART AU VERT. Ce pot à feu chinois à pattes de lion était placé à proximité du mur de scène du Théâtre découvert, ombragé, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, par de grands ormes formant berceau.

À grandes enjambées, nous nous dirigeons vers le temple au dieu Pan. C'est la première fabrique édiflée par Monville, qui aime s'y retirer pour jouer de la harpe à ses conquêtes. Il se compose d'un vestibule à colonnades semi-circulaire qui donne accès à une « salle de repos » et à un petit cabinet, car cet homme de goût accorde le plus grand soin à sa toilette. Un peu plus loin se trouve le théâtre découvert, évoquant la civilisation romaine. Placé à l'époque « sous un berceau de grands ormes », il possède encore les deux pots à feu chinois à pattes de lion qui encadraient le mur de scène. Ici, des pièces de théâtre ont été jouées par les troupes de la Comédie-Française et de la Montansier. Après avoir dépassé le petit autel votif, évoquant à nouveau la Rome antique, nous atteignons la pyramide, référence évidente à l'Égypte ancienne et symbole maçonnique du dépassement de soi et de la recherche de la lumière. Comme François de Monville est un homme pragmatique, elle sert aussi de glacière d'une profondeur

En quittant les ombrages, nous apercevons la fabrique la plus étonnante du Désert, la Colonne détruite, centre névralgique du domaine, dans laquelle son concepteur s'installe en 1782. Curieuse résidence que cette évocation de la tour de Babel, au faite inachevé de vingt-cinq mètres de hauteur et de quinze mètres de diamètre qui porte, gravée sur sa façade, la marque de l'éclair destiné à foudroyer les hommes. L'extérieur de cette fausse ruine, couverte de végétation à l'époque, contraste avec l'élégance de l'aménagement intérieur où, sur deux étages, des miroirs placés face aux baies, réfléchissent à l'infini la luminosité ambiante et relient les pièces, ovoïdes et fleuries à profusion, au parc et aux fabriques environnantes, les « enfants » de cette maison mère. Un éclairage zénithal inonde de lumière la tour dont l'axe central est constitué d'un escalier hélicoïdal à la rampe également ornée de fleurs, changées à chaque saison, selon la volonté du maître de maison.

Dans sa recherche éperdue de perfection esthétique associée à une philosophie hédoniste de l'existence, Monville a créé une demeure à son image, extravagante et d'un raffinement extrême – les cabinets de toilette, équipés d'eau chaude, feront l'admiration du futur président des États-Unis, Jefferson. Ce dernier en fera reproduire l'architecture intérieure à la bibliothèque de Charlottesville, en Virginie. Le rez-de-chaussée de la Colonne, en cours de rénovation, sera ouvert à la visite à l'occasion des Journées du patrimoine. Quant au Désert de Retz, il se visite, sur réservation, les 2^e et 4^e samedis du mois, d'avril à octobre, avec des guides bénévoles de l'association Désert de Retz-Jardin des Lumières. ■



Remy-Pierre Ribère

La distillerie du Noyau de Poissy

Dans l'atelier, les alambics voisinent avec de grandes bassines en cuivre. Bienvenue dans la dernière distillerie historique d'Île-de-France, à découvrir lors des visites guidées organisées par l'office de tourisme de Poissy, du mardi au samedi. C'est ici que l'on fabrique le Noyau de Poissy, une liqueur distillée à partir d'amandons de noyaux d'abricot. Il semble que dès 1698 une aubergiste en serve dans son établissement, mais la renommée de cette spécialité, très appréciée des nombreux marchands qui se pressent tous les jeudis à la foire aux bestiaux, grandit au XIX^e siècle. Vers 1826, le fabricant Alexandre Delporte reçoit de la duchesse de Berry, belle-fille du roi Charles X, un gobelet d'argent pour la qualité de sa liqueur. Cette distinction est mise à l'honneur vers 1882 par Alphonse-Louis Dumont, qui fait connaître le « véritable Noyau de Poissy » sous la marque Au gobelet d'argent. Mais la guerre des deux Noyaux éclate lorsqu'un autre fabricant, Joseph Duval, crée une nouvelle liqueur, toujours à base de noyaux d'abricot, appelée le « vrai Noyau de Poissy ». Une affaire qui se finit au tribunal. En 1954, Dumont, le concurrent débouté, cède son fonds à son ancien rival. Depuis, les deux liqueurs coexistent en paix. En 1999, la société Pagès Vedrenne prend en main leurs destinées. Le « Noyau de Poissy ambré au gobelet d'argent » et le « Noyau de Poissy blanc, Sceau de Saint Louis » sont élaborées au sein de la Distillerie du Noyau de Poissy, 105, avenue Charles-de-Gaulle, dans les locaux de l'ancienne fabrique Duval et commercialisées dans la boutique. Difficile de choisir entre ces deux spécialités, élaborées de manière différente, qui se dégustent en apéritif et apportent leurs notes aromatiques en cuisine.